

LE MARTYRE D'UN PEUPLE



Il se peut bien, disait Goethe, qu'il se passe encore quelques siècles avant que nos compatriotes se pénétrant assez d'esprit et de culture supérieure pour que l'on puisse dire d'eux qu'il y a très longtemps qu'ils ont été des barbares. "

Un siècle à peine s'est passé depuis cette constatation du génial penseur.

Et les événements qui se sont déroulés de 1914 à 1918 ont démontré la justesse de son diagnostic. Sous le vernis scientifique de sa "Kultur", l'Allemand est resté la brute aux instincts grossiers, à l'appétit glouton, pillarde, men-

écrivait-il, si par ce mot on comprend ceux qui conduisent sans merci la guerre jusqu'au bout. " Et il ajoutait : " Tout acte de n'importe quelle nature commis par nos troupes dans le but de battre, décourager ou détruire leurs ennemis, est un acte courageux, une bonne action complètement justifiée ; il n'y a absolument pas de raison pour nous de nous préoccuper des notions que l'on a de nous dans les autres pays. L'Allemagne est suprême, elle est arbitre de ses propres méthodes qui, en temps de guerre, doivent être dictées au monde. Cela n'a absolument aucune importance si tous les monuments qui ont été jamais créés, tous les édifices qui ont jamais été érigés par les plus grands architectes du monde sont détruits, si par leur destruction nous obtenons la victoire de l'Allemagne sur les ennemis qui ont



Après le passage des troupes allemandes à Moulind.

teuse et déloyale, flétrie par Tacite. Et qu'on ne voie point ici l'expression outrancière d'une indignation légitimée par les atrocités allemandes au cours de la guerre. Pour les comprendre et en apprécier toute l'horreur, il suffit d'examiner les faits. Il suffit même d'entendre les aveux des Allemands eux-mêmes.

En 1906, un professeur à l'Académie de guerre de Berlin, le capitaine von Scharnefort, publia un manuel de l'officier allemand en pays ennemi qui recommande l'amende pour le dommage le plus léger, la prise d'otages et leur mise à mort en cas de non-exécution des ordres donnés, pour frapper de terreur la population, et l'emploi de civils ennemis comme bouclier contre les attaques de l'armée régulière.

Le baron von Bissing, dans une proclamation aux soldats du 7^e corps, rappelait qu'en cas de fait répréhensif, les innocents devaient payer pour les coupables, qu'on ne devait pas épargner des vies humaines et que la destruction de villes entières ne vaut pas la vie d'un soldat allemand.

De cette monstrueuse compréhension des droits du vainqueur, le major von Disfurth se faisait gloire dans les *Hamburger Nachrichten* : " Nous sommes et nous voulons être barbares,

juré son complet écrasement. " Et, rééditant sous une forme nouvelle l'avis de von Bissing, il déclarait : " La plus commune, la plus laide pierre placée pour marquer la tombe d'un soldat allemand est un monument plus glorieux, plus vénérable que toutes les cathédrales de l'Europe ensemble. On nous appelle barbares. Et puis après ? Nous les méprisons, eux et leurs injures ; pour ma part, j'espère que dans cette guerre nous avons mérité le titre de barbares. "

Après un tel aveu, il pourrait être superflu d'insister, même s'il s'agissait de convaincre ces Allemands qui, semblables aux émigrés rentrés en France à la chute de l'Empire, n'ont rien oublié ni rien appris depuis la guerre. Mais notre tâche est d'initier les générations prochaines, par une documentation objective, au martyre et à la grandeur de la Belgique éprouvée. Les faits parleront d'eux-mêmes.

*
*
*

La résistance opposée par l'armée belge à l'invasion du territoire provoqua, dès le début des hostilités, la rage et la cruauté teutonnes. Les difficultés rencontrées par le corps d'armée

allemand chargé d'effectuer le passage de la Meuse à Visé valurent à cette localité le traitement le plus barbare. Les maisons furent brûlées, les habitants fusillés par les soupiraux dans les caves où ils s'abritaient. " A Visé et à Moulant, racontait le



Pastille incendiaire employée par les soldats allemands.

correspondant militaire du *Tijd* d'Amsterdam au lendemain de ces événements, les soldats allemands ont assommé la population sans défense. " A maints endroits, on voyait une hécatombe d'habitants fusillés, hideusement redressés contre les murs d'un hameau en feu, comme autant d'exemples d'une répression sanglante. " Moulant, ajoutait-il, est complètement rasé. Des paysans et leurs femmes ont

été fusillés parce qu'ils auraient fait feu sur les troupes allemandes. Le curé de Moulant a été arrêté également, et comme on l'accusait d'avoir, du haut de la tour de l'église, canardé les soldats ennemis avec son fusil de chasse, on a, sans autre forme de procès, fusillé le malheureux contre le mur de son église. " Dans une ferme tous les occupants ont été massacrés, à l'exception d'une jeune fille que la vision de ces horreurs a rendue folle.

Le village de Berneaux a subi le sort de Moulant et de Visé. Le bourgmestre de Warsage, M. Fléchet, a raconté comment, les habitants ayant été rassemblés, les Allemands en désignèrent quatorze qu'ils accusèrent d'avoir tiré sur les troupes. Cinq d'entre eux furent immédiatement fusil-

lés, ainsi qu'un prêtre qui avait intercedé en faveur d'un aliéné.

Linsmeau, petit village situé près de Landen, fut, le 11 août 1914, le théâtre d'une scène de sauvagerie inouïe dont le bourgmestre, M. Minsart, a publié le récit suivant :

" Quelques hussards allemands se trouvant en reconnaissance dans la contrée avaient été surpris par une patrouille de soldats belges qui leur avait tué un officier. Nos troupes ayant reçu l'ordre de se replier sur Tirlemont, un détachement de 300 à 400 uhlands se présenta bientôt à Linsmeau avec trois mitrailleuses. Ils accusèrent les habitants du meurtre de leur officier. Or, il est établi de la manière la plus formelle qu'il n'y a eu aucune manifestation hostile de la part des habitants.

" La première personne qu'ils virent était un jeune homme ; ils le passèrent immédiatement par les armes sous prétexte que c'était un espion. Un voisin subit peu après le même sort. Dans une autre maison, ils égorgèrent l'homme et la femme, puis mettant le feu à l'habitation, lancèrent les deux cadavres dans les flammes en présence du fils des victimes qu'ils forcèrent d'assister à cette scène atroce, mais auquel ils ne firent aucun mal.

" Les brutes, continuant leurs exploits, incendièrent dix fermes et tuèrent encore deux personnes. Dans les autres maisons, ils

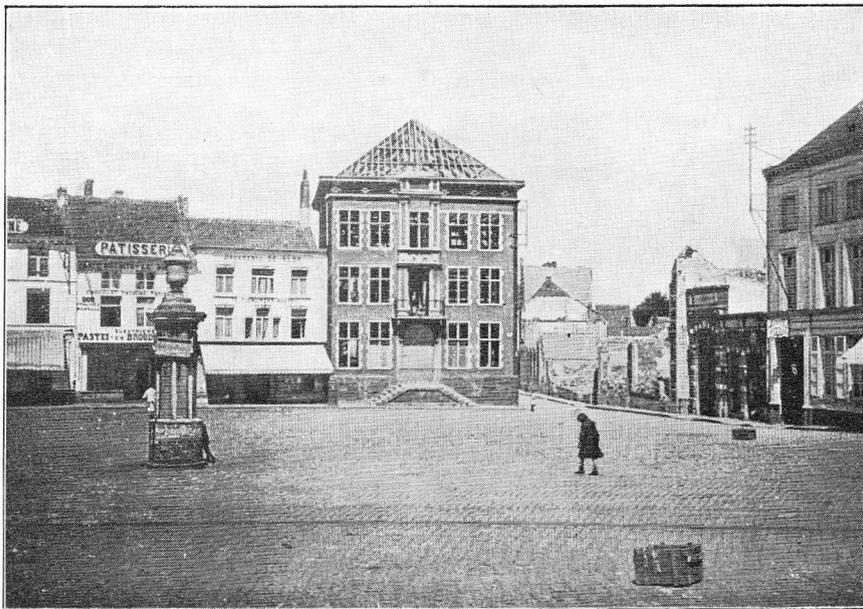
détruisirent tout, prirent les provisions et emportèrent le mobilier dans la campagne.

" Ils rassemblèrent alors ce qui restait de la population mâle et lui firent prêter serment sur le corps de l'officier tué qui se trouvait en pleine campagne. Durant le trajet, les officiers allemands ordonnèrent à nos malheureux compatriotes de se mettre à genoux, de se coucher à terre, et recommencèrent ce manège bien souvent. Les soldats teutons piquaient de leurs baïonnettes ceux qui n'étaient pas assez agiles pour obéir.

" Un des nôtres, qui avait voulu se sauver au cours de ce véritable calvaire, fut frappé de deux balles et vint de succomber.

" Les habitants furent retenus prisonniers pendant une bonne partie de la nuit. Les Allemands firent preuve d'un cynisme épouvantable. Ils demandaient aux habitants s'ils avaient déjà été en aéroplane et, les faisant promener devant la gueule des mitrailleuses, leur disaient que dans un instant ils allaient s'envoler

en morceaux dans l'espace. Puis ils les mettaient en joue avec leurs revolvers et tiraient de façon que la balle effleurât la tête et emportât les oreilles. Pendant cette ignoble scène, un officier répétait continuellement en français : " Il faut les fusiller tous, c'est la loi. " Les brutes lâchèrent enfin les malheureux, sauf une dizaine d'habitants et le garde champêtre. Ils attachèrent ces derniers à leurs mitrailleuses, les mains en croix. Quelques-uns, ne pouvant suivre, furent attachés par les pieds, la tête heurtant le pavé... "



Aerschot. — La Grand'Place.

Les cadavres des dix prisonniers furent retrouvés deux jours après. Les victimes avaient toutes succombé aux mauvais traitements endurés.

Puis ce fut au tour de Tongres, que les Allemands avaient occupé le 18 août. Dans la soirée, après des scènes de pillage et d'orgie, des coups de feu éclatèrent. A ce signal, le cri habituel : " Man hat geschossen ", retentit. Des maisons furent incendiées, une quinzaine de personnes fusillées; les soldats, revolver au poing, firent évacuer les habitations. Des moribonds mêmes devaient être transportés à l'extérieur. Le pillage se poursuivait méthodiquement parmi les maisons en feu, la fusillade crépitait et toute la population s'enfuyait, les bras en l'air, vers la campagne, d'où elle ne se hasarda à revenir que plusieurs jours après.

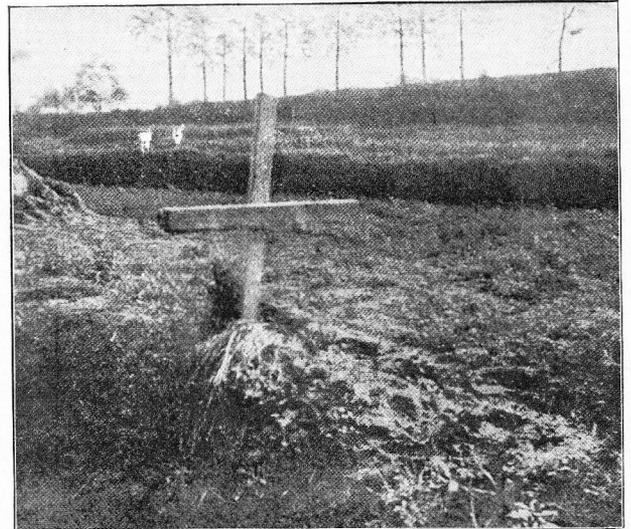
Le pillage de Tongres avait précédé de quelques heures le drame d'Aerschot. Dès leur entrée dans la ville, les Allemands avaient incendié quelques maisons et fusillé des habitants de la rue du Marteau. Vers 4 heures, alors que des milliers d'Allemands encombraient la Grand'Place sous les regards de leur général, debout au balcon de la maison du bourgmestre, deux colonnes de fumée s'élevèrent tandis qu'éclatait une fusillade nourrie. La femme du bourgmestre entraîna son mari, ses enfants

et ses domestiques dans la cave; mais à ce moment même une balle frappait mortellement le général. Le bourgmestre et son fils furent aussitôt arrêtés et emmenés. Le jeune homme, blessé au mollet par une balle allemande, se traînant péniblement, les

Après l'exécution, tous les hommes sont arrêtés. Cinquante, pris au hasard, sont conduits hors ville. Groupés par séries de quatre, on les fait courir et l'on tire sur eux. Dix réussissent à fuir, quarante tombent et sont achevés à l'arme blanche. D'autres



La maison du bourgmestre sur la Grand'Place d'Aerschot. Au balcon, le commandant allemand fut frappé d'une balle allemande.



La tombe hors de la ville où furent enfouis pêle-mêle, sur le lieu même du massacre, les corps du bourgmestre, de son fils, de son frère et de 93 autres civils.

soldats le faisaient marcher devant eux à coups de pied. La femme du bourgmestre et sa fille, expulsées de la maison et parquées Grand'Place, assistèrent à l'incendrement de la ville. Vers 1 heure du matin, à la clarté de l'incendie, elle vit pour la dernière fois son mari et son fils, liés l'un à l'autre, qu'on menait au supplice, ainsi que son beau-frère.

habitants sont alignés contre des talus. Après les avoir tous mis en joue, on en abat méthodiquement un sur trois.

Ceux qui restaient durent creuser les fosses des victimes, puis assistèrent avec la foule des fugitifs à l'incendie, aux scènes de pillage et d'orgie, jusqu'à ce qu'on les entassât dans l'église

Monsieur le Président

La nouvelle que vous me demandez a déjà dû vous être connue. Je l'avais adressée à Monsieur le Ministre Schollaert ne sachant ce que l'empêcher.

Je puis ajouter ceci - aux premières coups de feu tirés sur la grande Place par les allemands ce qui je puis vous affirmer avoir eu étant sur la porte de la rue a à moment le général se trouvant sur balcon ^{de son maison} avec ses deux aides de camp. Le général a reçu à la même une balle perdue. ou destinée par les siens - la fusillade était de nouveau que je ne comprends pas comment ceux qui se trouvaient avec lui aient échappés la plupart est criblé de coups de fusil.

Les allemands ont eu l'infamie d'accuser mon fils d'avoir tué leur officier a à moment nous étions dans la cave avec

mon mari les enfants les sœurs et même - quelques soldats allemands qui se présentaient des balles des Allemands. Je puis vous affirmer que nous ne possédons aucune arme; mon fils était trop doux de caractère et surtout trop chrétien pour qu'une pensée de meurtre pût même germer dans son cerveau - Vous pouvez avoir des renseignements sur son caractère chez son oncle votre ami Paul Laepsaal

à Audenarde - Cette accusation m'a été aussi douloureuse que sa mort.

Recevez Monsieur le Président l'expression de mes sentiments les plus dévoués

M^r J. Gelemaans
Village Beau Rivage.
Hessinghe 24 Sept. 1914

Photographie d'une des lettres écrites au président de la Commission d'enquête, instituée par le gouvernement belge, par la femme du bourgmestre d'Aerschot. Pour justifier l'incendie et le sac de cette ville de 8000 âmes, le massacre de 155 personnes (cadavres aujourd'hui exhumés) dont plusieurs femmes et petits enfants, au cours des 19 et 20 août 1914, l'autorité militaire allemande a accusé le fils du bourgmestre Tielemans d'avoir assassiné le commandant des troupes cantonnées dans la ville.

dévastée. La plupart n'en devaient sortir que pour être expédiés en Allemagne.

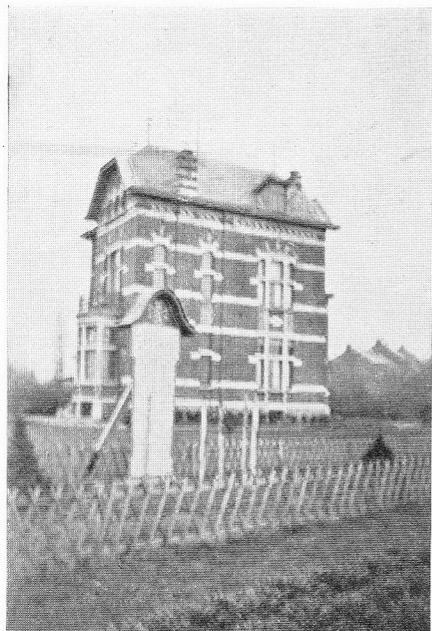
Le lendemain, des Allemands arrivant à Aiseau firent prisonniers tous les civils qu'ils rencontrèrent, relâchèrent les femmes et avertirent les hommes qu'ils allaient être fusillés. Ils libérèrent pourtant leurs prisonniers après leur avoir fait passer quelques heures d'angoisse; mais un certain nombre d'entre eux furent repris et quelques-uns exécutés sous l'habituel prétexte qu'ils avaient tiré sur la troupe.

Pendant les combats autour d'Aiseau, des civils servirent de bouclier aux premiers rangs ennemis qui subissaient le tir des Français. Le lendemain, des habitants ayant voulu porter secours aux blessés français constatèrent qu'avant de s'éloigner les Allemands les avaient achevés à coups de sabre.

Quand l'ennemi arriva à Tamines le 21 août, il fut reçu à coups de fusil par des soldats français et des artilleurs de la garde civique de Charleroi. Dès leur entrée dans le village, après avoir franchi le pont de la Sambre, ils forcèrent les habitants de la rue de Falisolle à leur servir de rideau pendant la bataille. Cinq d'entre eux furent blessés, dont un mortellement. Maîtres du village, les Allemands réquisitionnèrent du pétrole pour mettre le feu à la localité.

Vers 2 heures du matin, des clients, forcés de quitter un esta-

minet où ils s'étaient réfugiés, furent fusillés à mesure qu'ils en franchissaient le seuil. On retrouva plus tard le cadavre du



Tombe commune de 58 Allemands tués par un soldat français.



Tamines. — Place du Marché, où furent fusillés 625 civils.

cabaretier, qui avait été emmené et livré à la torture. Au fort de la bataille, plusieurs personnes s'étaient mises à l'abri dans les



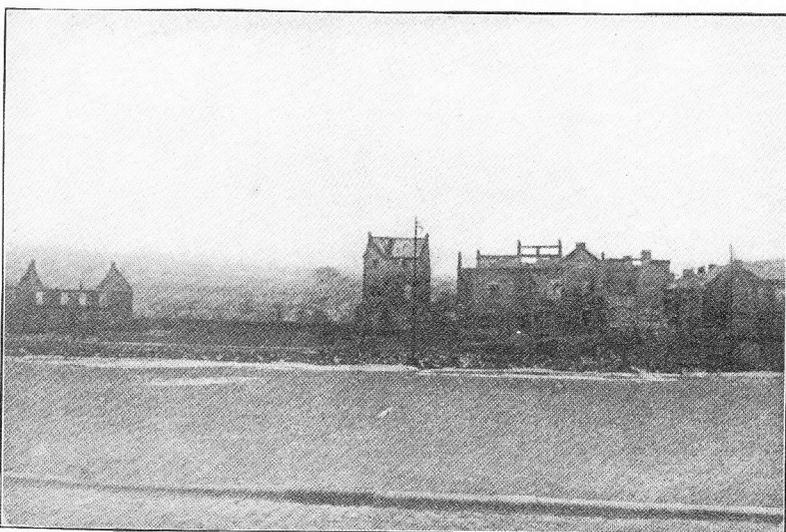
Tamines. — Civils belges fusillés sur les ruines de leurs maisons.

caves du bazar Mombeek, rue de la Station. Cinq d'entre elles y périrent, calcinées, et les autres ne durent leur salut qu'à la pitié d'un soldat qu'on avait, du soupirail, interpellé en sa langue.

Entre-temps, l'incendie continuait son œuvre. Toute la nuit, les Allemands envahirent les maisons, déposant leurs boîtes à essence jusque sous le lit des malades et des moribonds. Les habitants, chassés de leurs demeures, étaient pour la plupart capturés dans la rue et relégués au quartier de la Praile, dans un champ de betteraves. Cette foule protégeait ainsi contre les obus français une ambulance militaire, derrière laquelle était établie l'artillerie allemande.

Vers 4 heures, on dirigea les prisonniers sur l'église des Alloux. Ils étaient environ 400 à 500. D'autres habitants y entrèrent de leur plein gré, comme dans un refuge. Vers 6 heures, l'église étant comble, le vicaire transmit aux femmes et aux enfants l'ordre de sortir et de se rendre à l'école des Sœurs. Quelques femmes seulement obéirent. Elles y furent rejointes par des hommes qu'on y emmena de force, l'église ne pouvant suffire à garder tant de prisonniers.

A 7 h. 14, retentit le cri : " Tous les hommes dehors ! " Des scènes navrantes d'adieux déchirants et de suprême étreinte se déroulèrent. Flanqués de



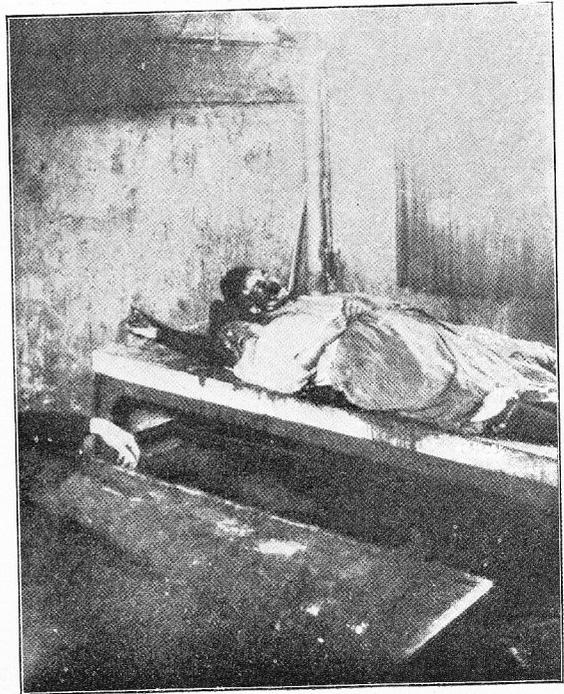
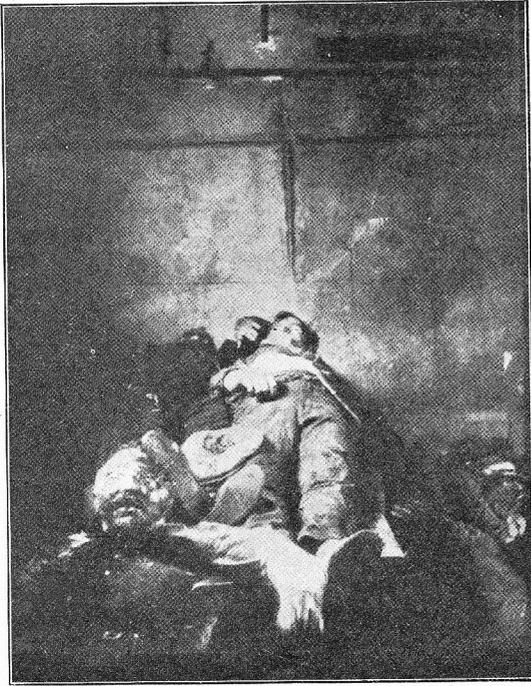
La place Saint-Martin à Tamines (1914), sur laquelle furent fusillés et achevés à coups de baïonnette, dans la soirée et la nuit du samedi 22 août 1914, environ 450 hommes. (Les traces blanches sont du chlorure de chaux répandu sur le lieu où séjournèrent les cadavres.)

NOS HÉROS

précéder dans leurs attaques par des habitants. Le même fait se produisit le 22 à Charleroi où la résistance française avait excité la rage allemande. 160 maisons du boulevard Audent, de la rue du Grand Canal et de la grand'route de Mons

fermes dans les environs avaient été incendiées. Le lendemain, on fusilla le bourgmestre, le docteur Camus, et une dizaine de maisons flambèrent.

Dans la nuit du 20 au 21, des groupes de soldats se postè-



Visions d'horreur à Andenne.

furent incendiées. Plusieurs personnes furent brûlées vives dans leurs demeures ou asphyxiées dans les caves, d'autres abattues dans les rues. Au total, une quarantaine périrent.

Andenne avait eu la veille un sort plus tragique et partageait, à quelques heures de distance, le martyre de Tamines. Deux jours après l'arrivée des troupes allemandes, le 17 août, des

rent à l'intersection des rues et tirèrent dans les fenêtres. Une mitrailleuse criblait les façades de ses balles. Toute la population se réfugia dans les annexes ou dans les caves. De temps en temps, des grenades explosaient. Les Allemands prétendaient qu'elles avaient été jetées par les civils. A 5 heures du matin, les soldats enfoncèrent les portes des maisons, pillant et tuant. Toute

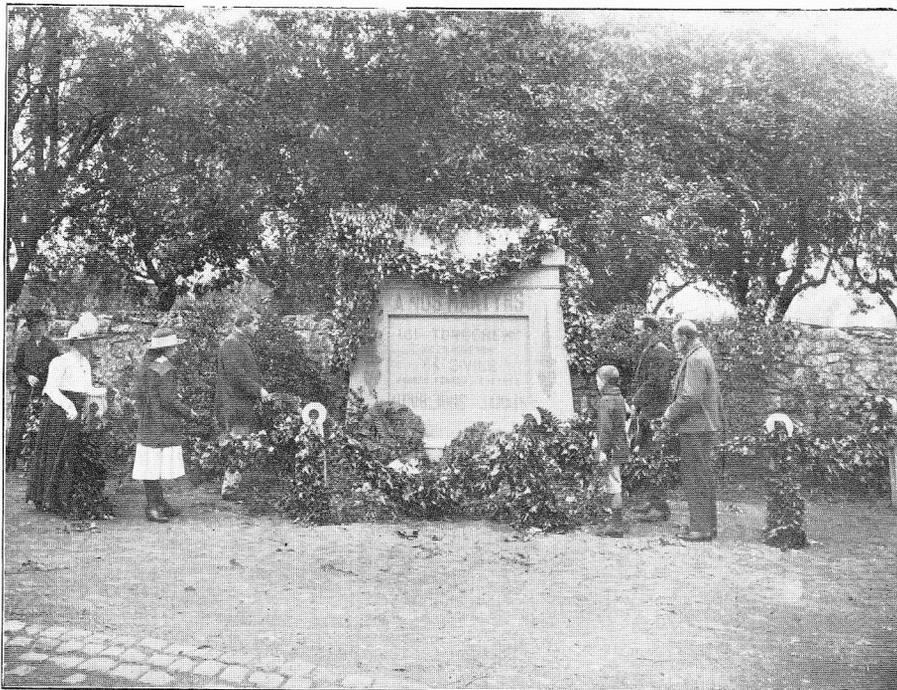


Photographie de quatre victimes du massacre d'Andenne. Le cadavre en bas à droite, est celui d'un échevin de la commune, marié et père de 3 enfants. Ces quatre malheureux ont été fusillés dans une prairie près des établissements Davin (fonderie de fer).

la population fut conduite, mains levées, place des Tilleuls. On y sépara des hommes les femmes et les enfants, puis les victimes



Dinant. — Mur Tschoffen.



Rocher Bayard. — 86 hommes, femmes et enfants (dont M. Bourdon et sa famille). M. Bourdon était greffier au tribunal.

furent dirigées par groupes sur divers points de la localité, où on les massacra.

Pendant les exécutions, les soldats pillaient les magasins et les maisons bourgeoises, dansaient aux sons d'accordéons et de phonographes et s'enivraient dans les rues en vidant les bouteilles de vin volées. On estime à 300 — dont 40 de la commune de Seilles — le nombre des personnes qui succombèrent.

La tragédie de Dinant dépassa toutes ces atrocités.

Dans la nuit du 21 au 22 août, après la retraite des Français sur la rive gauche de la Meuse, des soldats descendirent dans une auto blindée la rue Saint-Jacques, canardèrent les fenêtres des maisons, faisant ainsi deux victimes, une femme et sa petite fille, tuèrent à coups de lance sur le pas de leur porte un ouvrier, un aubergiste et sa femme, lancèrent des bombes incendiaires et s'enfuirent.

Le lendemain, les troupes, à peine arrivées, se répandirent dans la ville, enfonçant les portes, tuant les hommes qu'ils rencontraient et chassant de leur logis les femmes mi-

vêtues. Elles furent enfermées trois jours dans une abbaye où on ne leur donna à manger, par jour, qu'une carotte pour deux personnes.



Vue de la ville de Dinant ravagée.

Une soixantaine d'ouvriers de Leffe réfugiés sous une voûte d'égout sont découverts et fusillés en tas. Quarante hommes cachés dans les caves d'une brasserie au faubourg Saint-Pierre subissent le même sort. D'autres, parmi lesquels des vieillards et des jeunes gens, sont entraînés les uns vers la prison, les autres vers la place Albau. Ceux-ci, massés en un groupe compact, furent fusillés. Un officier achevait froidement ceux qui remuaient encore. Seuls échappèrent les survivants qui eurent l'heureuse idée de simuler la mort. Le groupe de la prison fut placé devant une mitrailleuse, mais l'engin fonctionna mal, ce qui sauva la vie à plusieurs victimes. Dans cette prison, un bébé de quelques semaines fut étranglé dans les bras de sa mère parce qu'il criait trop fort !

Un groupe de femmes et d'enfants s'enfuyait vers Moniat quand un officier ordonna de tirer sur les fugitifs. Cinq femmes furent tuées et trois autres blessées.

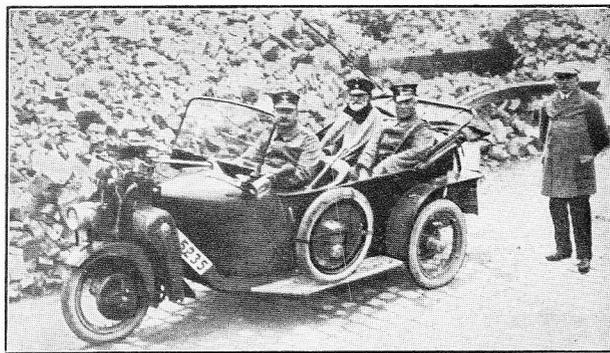
Des exécutions eurent lieu également près du rocher Bayard. Des enfants de 2 à 9 ans, un bébé de deux semaines y périrent.

Pendant ce temps, l'incendie faisait rage, transformait la ville en un brasier ardent. Sur 1,650 maisons, 1,300 furent détruites.

Dans les environs, les mêmes scènes de pillage, d'incendie et de massacre se reproduisaient. A Leffe, on fusilla 144 ouvriers de l'usine. Dans un jardin en face de l'abbaye des Prémontrés, on trouva 149 cadavres de civils et 22 dans la cour du couvent des Sœurs de la Doctrine. Dans cette petite commune, 229 civils dont 2 religieux perdirent la vie.

A Neffe, une cinquantaine de personnes s'étaient réfugiées sous l'aqueduc du chemin de fer. Des soldats les aperçurent, tirèrent dans le tas des coups de feu et y lancèrent des bombes

incendiaires. On retrouva parmi les morts le corps d'une femme tenant dans ses bras ses trois petits enfants également tués. Les cadavres furent brûlés sur place et le tunnel de l'aqueduc muré. D'autres habitants, parmi lesquels des vieillards et des



Le 1^{er} lieutenant Berger traversant la ville de Dinant qu'il a détruite.

bébés, furent conduits sur la rive et exposés aux balles françaises, puis rangés contre un mur et fusillés.

A Dinant et dans les environs, le nombre de victimes dépassa huit cents. Là, comme ailleurs, les Allemands prétendirent que la population avait tiré sur eux ; mais là, comme ailleurs, les faits démontrèrent la préméditation de ces atrocités. Dès le 20 août, à Ciney, les Allemands avaient déclaré que Dinant serait rasée et ses habitants massacrés. Dans une maison où avait logé un officier, on découvrit une carte de Belgique sur laquelle les localités condamnées étaient marquées d'un signe distinctif.

C'est vers cette même date que se placent les douloureux événements qui ensanglantèrent toute une partie du Luxembourg belge. A Arlon, le pillage avait commencé dès le 12 août ; quelques maisons même flambèrent. Le 15, un coup de feu retentit en ville. Un agent de police eut beau affirmer qu'il avait vu le soldat qui tirait ; on le colla au mur et on l'abattit séance tenante.

Musson fut détruit le 22 août par les patrouilles incendiaires. La population ayant été brutalement rassemblée, on en sépara les femmes et les enfants qui furent expédiés à Baranzy et l'on fusilla quelques hommes. Les autres, au nombre de 130, servirent d'abord de bouclier aux Allemands pendant la bataille, puis, sans avoir pris aucune nourriture, ils furent conduits à Baranzy où pendant trois jours ils subirent d'indignes traitements. On les dirigea enfin sur Arlon, d'où ils furent expédiés en Allemagne. Dans le village de Musson, 123 maisons avaient été brûlées.

Le même jour, des scènes identiques s'étaient passées à Baranzy. Fuyant l'incendie, la population errait dans la cam-



Dinant après le passage des Allemands.

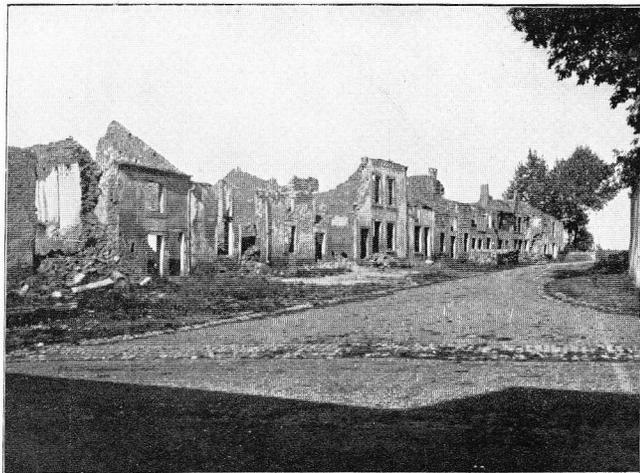
pagne. Dans la soirée, 14 hommes de la localité, 5 brancardiers de Rachecourt, 5 femmes et 5 enfants furent tués. 72 hommes grossirent les rangs des prisonniers de Musson et furent déportés avec eux en Allemagne. On compta ce jour-là 75 maisons en flammes.

A Mussy-la-Ville, douze personnes, dont le curé, furent fusillées. A Saint-Léger, le 23 août, on en fusilla cinq, puis les habitants furent expulsés de leurs logis afin de faciliter le pillage. Toute la soirée, les hommes, qu'on menaçait de tuer, au milieu des cris et des supplications des femmes, subirent plusieurs fois les affres de l'heure suprême. Le lendemain matin, à 9 heures, on prit au hasard vingt-cinq pères de famille. A l'exemple du vicaire, vingt-quatre jeunes gens s'offrirent en victimes à leur place. On en détacha cinq, que l'on fusilla. Les autres, insultés, frappés, couverts de crachats, furent placés devant les troupes qui marchaient sur Ethe. Ils y assistèrent à l'incendie de la localité, à la fuite éperdue de la population, à l'arrestation des hommes que l'on marquait sur le dos, pour la mort, d'une grande croix à la craie violette, et on les relâcha enfin vers 5 heures du soir, les bourreaux ayant suffisamment à faire avec la population d'Ethe.

Là, comme ailleurs, on prétendit que les civils avaient tiré. Un groupe fut forcé d'accompagner les Allemands à Arlon, en

y fut pendu ainsi que le vicaire d'Ethe, dont le cadavre se balança pendant trois jours, au milieu du village, attaché à un poteau télégraphique. Cinq autres habitants furent fusillés à Arlon.

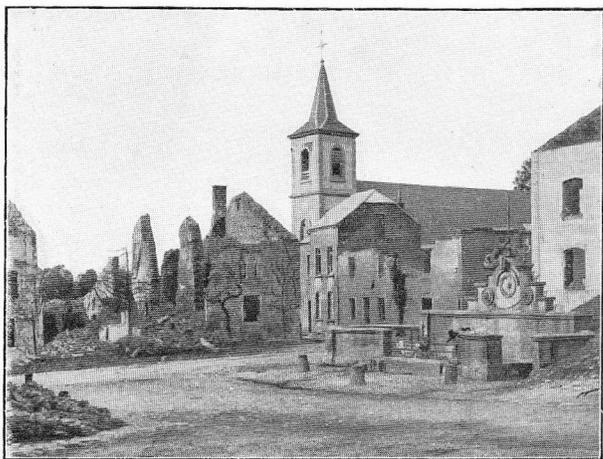
Les mêmes horreurs se répètent à Tintigny. Cent maisons sont



Rossignol.

incendiées, les habitants en fuite canardés. Plusieurs femmes sont rôties dans les flammes. Le bourgmestre, le curé, un notaire, une cinquantaine d'autres sont fusillés en masse. Bilan de la journée : 90 cadavres.

Le 23 août, il y a à Izel 22 tués et 159 maisons réduites en cendres. A Pin, deux jeunes gens sont attachés à la queue de chevaux, entraînés au grand galop puis abattus d'un coup de feu. Les Bulles, Moyen, Rulles connaissent à leur tour la fureur teutonne. A Breuvanne et à Ansart, 89 habitants tombent sous les balles. A Rossignol, où les blessés français avaient été achevés, 60 maisons devinrent la proie des flammes. 108 civils sont conduits à Marbehan, puis à la gare d'Arlon où on les

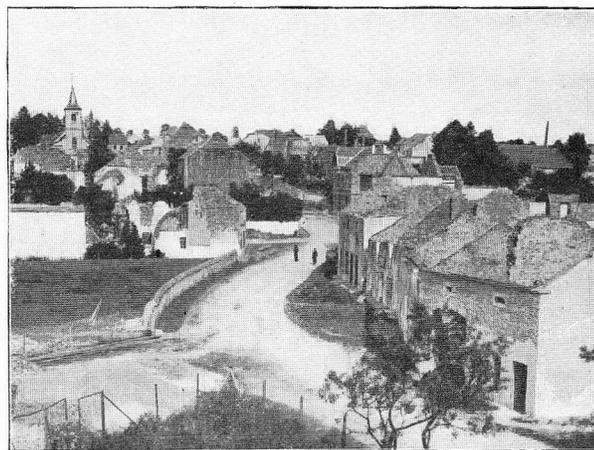


Tintigny.

poussant un canon. Le curé d'Ethe, qui en faisait partie, fut cravaché, battu à coups de pied, à coups de crosse. Quand les malheureux, libérés, purent enfin rentrer à Ethe, le village tout entier brûlait, des familles entières disparurent dans les flammes. La commune compta 217 victimes et 350 maisons furent détruites.

A Gomery, de nombreux soldats français blessés n'avaient pu être évacués par leurs camarades quand les troupes ennemies y pénétrèrent. Celles-ci tuèrent trois officiers alités au château. Soixante-dix blessés, auxquels on joignit quarante habitants, furent conduits au cimetière. On y fusilla les blessés, puis, pendant trois jours, on fit subir aux civils toutes les tortures physiques et morales imaginables. Le 26, on leur ordonna d'enterrer les cadavres. Sur d'autres points, plusieurs blessés français avaient été également fusillés. Une cinquantaine, qui s'étaient réfugiés dans une cave, y périrent asphyxiés.

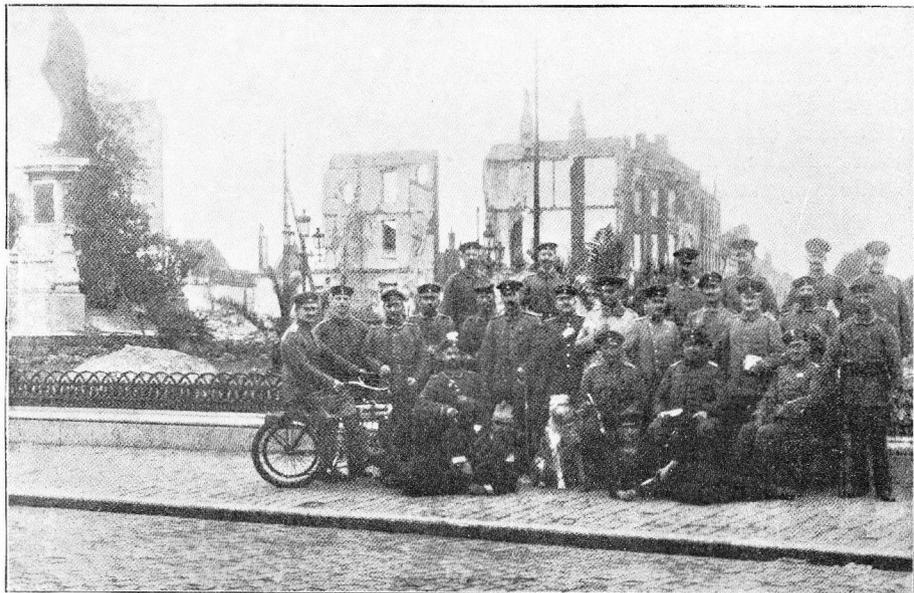
A Etalle, le 22 août, après la fusillade entre Français et Prussiens, la population fut enfermée dans l'église. Les Allemands mirent alors le feu aux quatre coins de la localité. Plusieurs exécutions ensanglantèrent le village. On y massacra également un homme d'Ethe, trois de Virton, un inconnu et un gamin de 14 ans, de Sainte-Marie. Le bourgmestre de Fouches



Izel.

massacre, dix par dix, près du talus du chemin de fer, avec quelques autres prisonniers. Cette boucherie fit 127 victimes, dont une femme. A Saint-Vincent, le bilan de la journée du 22 se chiffre par 18 maisons détruites et 7 personnes tuées. Partout les bourreaux prétendent qu'on a tiré sur eux. La légende des francs-tireurs belges, à laquelle le manifeste des 93 intellectuels donnera tant de poids en Allemagne, se fortifie ainsi dans le

sang des victimes. Jamoigne compte six fusillés, dont deux femmes. A Ethe, 80 civils sont massés entre les murs de l'ancien cimetière et le jardin du presbytère et canardés à bout portant.



La place de la station à Louvain. — Un groupe d'officiers et de soldats allemands photographié sur le lieu même où furent massacrés le 26 août de nombreux civils. On distingue au pied de la statue du diplomate belge Sylvain van de Weyer (signataire des traités de 1839) le renflement du terre sous lequel les victimes furent enterrées.

La plupart furent tués. Parmi ceux qui échappèrent, quelques uns furent repris et firent partie d'un nouveau groupe de trente hommes, que deux salves abattirent. Des brancardiers français subirent le même sort. Le bourgmestre d'Ethe, sorti sain et sauf de cette double exécution, resta onze heures étendu parmi les cadavres.

Une nouvelle hécatombe eut lieu le 24 au " Ruau " et fit 40 victimes, parmi lesquelles beaucoup de membres de la Croix rouge. 70 civils de Latour, réquisitionnés pour enterrer les morts d'Ethe, furent tués, leur tâche accomplie. Plusieurs femmes et enfants furent massacrés, d'autres perdirent la vie dans l'incendie qui dévora 248 immeubles.

Bastogne, Sibret, Marvie, Rosières, Cobreville-Nives, Germont-Beau-Plateau, Neufchâteau, où 25 personnes, dont deux femmes, furent fusillées, Anloy, près de Maissin, où 49 civils perdirent la vie, toute la région de Bertrix, sont le théâtre de semblables atrocités.

A Latour, l'autorité allemande avait réquisitionné des hommes pour aller rechercher vers Ruette les canons français abandonnés. Pendant qu'ils ramenaient les pièces, les servants d'une batterie prussienne s'amuserent à tirer sur eux.

Ces traits de sauvagerie féroce abondent dans le récit de ces horreurs qui devaient se renouveler sur tant de points du pays occupé.

A Huy, un fait trop rare pour n'être pas signalé se produisit le 25 août. Des fusillades ayant éclaté dans la nuit du 24 au 25, le major von Bassewitz adressa à ses troupes un ordre du jour blâmant leur conduite honteuse. " Il n'est pas prouvé, disait-il, que les habitants de la ville avaient encore des armes chez eux. Il n'est pas prouvé non plus que la population a pris part au feu. " Il constatait au surplus que les soldats blessés au cours de l'échauffourée l'avaient été par des munitions allemandes.

Mais cette bonne foi est sans doute exceptionnelle chez les officiers allemands, et il ne s'est pas trouvé ce soir-là un von Bassewitz à Louvain pour empêcher les fusillades et le sac de la ville.

Pendant six jours, la population avait vécu dans une sécurité relative. Le 25 août, on avait cessé de prendre des otages. Depuis le matin, le canon grondait. Vers 5 heures, l'approche de troupes belges obligea les Allemands à effectuer une sortie. Des bataillons furent hâtivement formés et se dirigèrent vers Malines. A la gare, de nouveaux renforts débarquaient. Au début de la soirée, une vive fusillade éclata dans la direction de Betecom. Des Prussiens et des Bavares s'y entre-tuaient. On suppose que des troupes ayant pris part à la bataille rentraient en ville. Ceux qui y étaient restés, dans l'ignorance complète de l'issue du combat, crurent que c'étaient des soldats belges et tirèrent sur leurs camarades. Ceux-ci ripostèrent et une panique s'ensuivit qui fut l'origine du sac de Louvain. Aucun doute n'existe sur ce point. Fin septembre 1914, les soldats de la garnison de Louvain portaient encore au bras gauche un brassard blanc, afin de se reconnaître entre Allemands pour le cas où une bagarre comme celle du 25 août devait se reproduire.

On aurait tort toutefois d'en conclure que le drame de Louvain fut accidentel. Les preuves de préméditation abondent. L'arrivée ce jour-là des bataillons incendiaires (*Feuer Bataillon*), qui avaient failli descendre à Tirlemont se croyant déjà à Louvain, l'emploi de puissantes pompes destinées à



Types de soldats allemands photographiés à Louvain. L'homme au centre du groupe a une baïonnette à scie.

asperger les maisons de liquides inflammables, la simultanéité de l'incendie de la ville à un signal donné, les avertissements donnés par des soldats ou des officiers à quelques habitants plusieurs jours auparavant, sont suffisamment significatifs. L'échauffourée de Betecom a permis de fortifier chez les soldats qui n'y avaient pas pris part la légende des francs-tireurs et de les surexciter

contre la population. Un Suisse, témoin oculaire, M. Albert Fuglister, a vu des Allemands jeter dans la rue des sabres et des revolvers pour faire croire à un guet-apens de la part des habitants. Voici en quels termes il raconte le début des massacres :



Louvain. — Place du Peuple.

" A 7 h. 58 exactement, les premiers coups de feu éclatent sur tous les points de la ville à la fois. Les Allemands, qui se battent entre eux, arrivent par la porte de Malines, sèment la panique dans les troupes envoyées en renforts.

" Rue de Bruxelles, un officier à cheval, à la tête de sa compagnie, consulte sa montre, puis, sortant son revolver, il fait feu, froidement, sur les quelques habitants se trouvant sur le

des soldats entrent affolés, vont se cacher à la cave, au jardin, au grenier. Puis, lorsque le calme renaît un peu dans la maison, ils demandent au propriétaire : " Est-ce qu'ils sont partis ? "

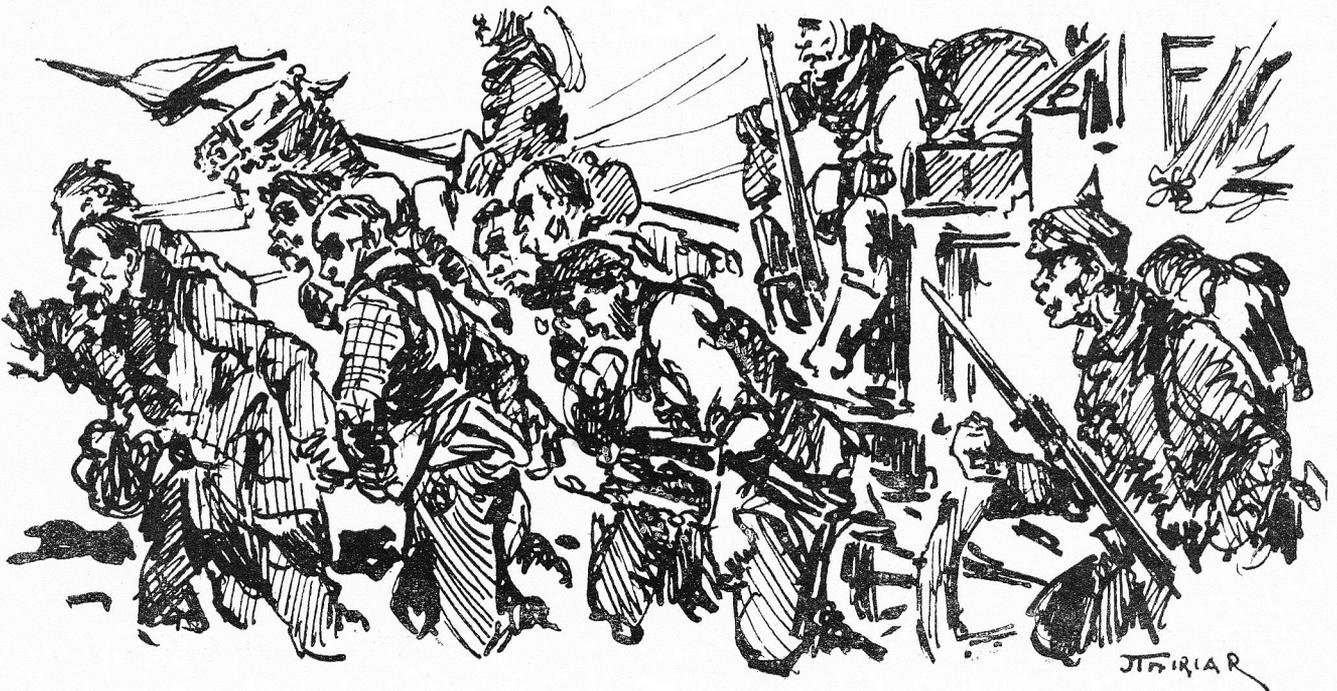
" Ailleurs, en ville, le massacre et les destructions prennent immédiatement de vastes proportions. Les Allemands coupent



Louvain. — Bibliothèque de l'Université.

les traits des chevaux, puis les piquant à coups de baïonnette dans les fesses, les affolant de coups de feu, les lancent à travers les rues contre d'autres troupes allemandes.

" Un détachement descend la rue de Tirlemont et, arrivé au coin de la rue de la Station, près de la Table Ronde, subit une fusillade en règle que lui envoie un peloton de cavaliers cachés derrière leurs chevaux, place Marguerite.

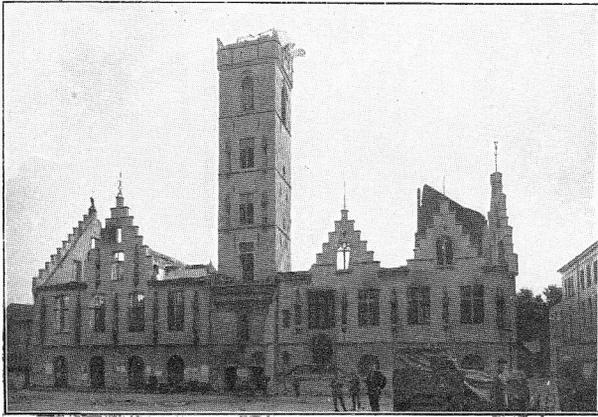


Paysans attelés à une charrette.

trottoir et qui rentraient chez eux... C'est une panique folle, une fuite insensée dont les soldats profitent pour tirer dans les fenêtres. Mais un soldat de cette section, placé à environ vingt pas derrière son officier, épaula et abat son supérieur. Les autres pénétrèrent dans les maisons ; dans un restaurant, ils tuent le patron et sa fille, sans aucune explication. Chez un charcutier,

" La rue de la Station est fauchée à la mitrailleuse dans les deux sens. Au formidable grondement de l'incendie allumé avec méthode par des équipes spéciales, se mêlent les clameurs de milliers de malheureux chassés de chez eux, massacrés au sortir de leur maison, poussés en troupeau vers la Grand'Place et la station. "

L'église Saint-Pierre, les Halles, l'Université étaient devenues la proie des flammes. Les Allemands ont prétendu qu'ils se sont efforcés d'éteindre le brasier qui consumait ces édifices ; mais des témoignages probants affirment que les pompes mises en action par eux servirent uniquement à préserver l'Hôtel de ville, où siégeait l'état-major.



Termonde. — L'Hôtel de ville.

Le pillage avait été organisé méthodiquement sous la direction d'officiers spéciaux appelés *Kunststoffiziere*. Pendant une semaine des trains entiers bondés de butin partirent pour l'Allemagne.

209 personnes furent tuées au cours de cette soirée tragique. Un certain nombre d'habitants réussirent à gagner Bruxelles ou Tirlemont, d'autres se cachèrent dans les bois du duc d'Arenberg, à Héverlé. Mais quatre mille tombèrent aux mains des Allemands et furent emmenés dans diverses directions. Comment raconter leur calvaire ?

Quelques groupes furent promenés plusieurs jours à travers la campagne et torturés de toutes manières, pour être enfin chassés, dans la nuit, vers les lignes belges. D'autres, emmenés vers Hérent, furent attelés à de lourds chariots, contraints, par une pluie battante, de se coucher dans un champ, les pieds liés, de creuser le lendemain des tranchées à Campenhout. Le 28, on les ramena à Louvain, toujours en flammes, et on les enferma au Manège, avec des centaines d'autres malheureux affamés et terrorisés. Une femme y devint folle, des enfants y moururent. Le lendemain on les expédiait vers Malines. En quatre jours, ils avaient reçu pour toute nourriture deux pommes de terre.

Ceux-là pourtant ne furent pas les plus à plaindre. Plusieurs milliers furent parqués dans des trains à bestiaux — hommes, femmes, enfants — à raison de quatre-vingts par wagon, et y restèrent entassés trois jours et demi, les pieds dans le fumier, sans recevoir aucune nourriture. Un homme devint fou. Deux autres tentèrent de se suicider. Les uns mâchaient leurs vêtements pour tromper la faim ; d'autres, dans un soulier, buvaient leur urine. A Cologne, quand ils sortirent du train, la foule les frappa, leur jeta des pierres. Elle se montrait surtout acharnée contre les femmes et les enfants. On ne comprit cette animosité que plus tard, quand on connut le texte de la lettre de Guillaume II, au Président Wilson, dans laquelle il attribuait aux prêtres, aux femmes et aux enfants belges les pires cruautés contre les blessés allemands.

Les malheureux passèrent la nuit au Luna-Park de Deutz, terrorisés par leurs gardiens qui s'amusaient à les mettre en joue. Deux hommes devinrent fous. Le mardi, on leur apporta des seaux d'eau et un pain pour dix personnes. Puis on les ramena à la gare. Ils partirent pour Bruxelles dans des voitures de troisième et quatrième classe. Pendant le trajet, qui dura trois jours, ils ne

reçurent rien à manger. De Bruxelles, on les dirigea sur Vilvorde où on les lâcha, vers minuit.

Enfin, trois mille environ, parmi lesquels des vieillards, des femmes et des enfants, furent internés pendant des mois au camp de Munsterlager où ils reçurent à manger pour la première fois depuis leur départ de Louvain. Ils y vécurent dans de grandes baraques, couchant sur la paille et n'ayant pour nourriture qu'un peu de riz, de l'eau et du pain dur. Beaucoup devinrent malades et furent internés à Magdebourg. Les premiers rentrèrent à Louvain en octobre.

La fuite de la majeure partie des habitants fut provoquée le 27, par un ordre leur intimant de quitter la ville, celle-ci allant être bombardée. Cette hypocrite sollicitude cachait simplement le désir de faire évacuer Louvain pour procéder plus méthodiquement au pillage.

Des villes voisines, Wavre, Malines, Lierre, pâtirent aussi de la fureur teutonne. Le bombardement ou l'incendie volontaire y amassèrent des ruines, notamment dans les cités anversoises. Mais c'est à Termonde que la destruction fut la plus froidement organisée. Aussi n'y reste-t-il plus debout que l'église, dont la tour est endommagée.

* * *

La destruction de tant de villages pillés et incendiés, de tant d'agglomérations saccagées permet de concevoir l'importance des pertes artistiques subies par la Belgique, pendant la guerre, surtout si l'on tient compte du fait que la plupart des églises bombardées étaient devenues, au cours des siècles, de véritables musées. Pour chacune d'elles, les bulletins de la Commission royale des Monuments consacrent une à plusieurs pages à l'inventaire de leurs œuvres d'art.



Eglise transformée en écurie.

Parmi les églises qui furent brûlées, en tout ou en partie, dès les premiers jours, on peut citer celles de Julémont, de Warsage, qui possédaient des fresques précieuses de Bulles ; celle de Visé où les Allemands revinrent jeter, le 10 août, des matières inflammables parce qu'elle avait échappé à l'incendie. Ce monument pittoresque, à la vieille tour recouverte de lierre, et dont la fondation remontait à Berthe, fille de Charlemagne, possédait notamment une châsse en argent doré du XI^e ou XII^e siècle. Un autre

reliquaire, de saint Hadelin, a également disparu dans l'incendie d'une autre église de Visé. A Namur, l'hôtel de ville est détruit avec ses archives et ses tableaux. Dinant, quasi rasée perd son église au pittoresque clocher bulbeux, spécimen le plus complet, en Belgique, de l'architecture gothique primaire. L'église de Walcourt, si remarquable par ses œuvres d'art, par ses stalles sculptées, par son jubé, don de Charles-Quint, n'est plus qu'un amas de ruines. Dans le diocèse de Namur, plus de cinquante églises sont détruites de propos délibéré.

A Tongres, les incunables, les monnaies et médailles, les vases et objets gallo-romains de l'importante collection de M. Huybreghts sont méthodiquement pillés. A Aerschot, les tableaux sont volés ou lacérés, les œuvres d'art détruites chez tous les particuliers. A Louvain, le pillage dure huit jours. La collection de M. David-Fischbach, évaluée à un million, est en partie détruite, le reste emporté. Il en est de même des archives familiales du comte Ph. van der Stegen, descendant de Rubens, des tableaux et des richesses numismatiques du musée communal. Des wagons emportent en Allemagne les œuvres de Rubens, Van Eyck, Van Dyck, Otto Venius, Duquesnoy, Verhaegen, Delaunois, Meunier, etc., qui ornaient des salons privés.

Dans l'incendie de la cathédrale de Saint-Pierre ont disparu de nombreuses peintures, des sculptures en pierre ou en bois, un tabernacle en pierre blanche, de 1540, œuvre de Mathieu de Layens, fouillé comme une dentelle et orné de niches, de statues et de colonnettes.

Mais de tous les crimes commis à Louvain par les Allemands, le plus monstrueux est l'incendie de l'Université et de son inestimable bibliothèque comprenant plus de 250,000 volumes, un millier d'incunables, plusieurs centaines de manuscrits dont des



Louvain. — Eglise Saint-Pierre (avant 1914).

Lierre est atrocement dévasté. Sa belle église gothique tertiaire est à moitié démolie, son hôtel de ville, du XVII^e siècle, au joli beffroi, et ses vieilles maisons à pignons ne sont plus que décombres. Dans l'atelier du peintre Opsomer, les Allemands lacèrent, salissent ou détruisent ses meilleures toiles. Partout se manifeste un plaisir barbare de destruction. Après l'incendie de Termonde du 5 septembre, l'ennemi revint asperger de pétrole la jolie église du Béguinage qui avait échappé aux flammes et la brûle avec ses œuvres d'art. Le pittoresque hôtel de ville subit le même sort le 16 septembre.

Quand parfois des œuvres sont sauvées, comme deux tableaux de Van Dyck à Termonde ou le tryptique de Van Dyck à Saint-Bavon, à Gand, c'est grâce au sang-froid et au dévouement de quelques citoyens. A Anvers, le hasard seul empêche la destruction du Musée Plantin et de la *Descente de Croix* de Rubens, car une pluie d'obus tombe autour de la célèbre imprimerie et un projectile explosa dans la cathédrale à l'endroit même qu'occupait le chef-d'œuvre de Rubens, mis en sécurité quelques jours auparavant.

Si la prise d'Anvers avait clos à l'intérieur du pays l'épouvantable période d'incendies, de pillages et de massacres, la bataille de l'Yser allait condamner à la dévastation l'une des parties du pays les plus riches en œuvres d'art et la plus curieuse au point de vue architectural.

On a tout dit à propos de la disparition de Nieuport, Ypres et Dixmude, de ces cités incomparables dont les tours et les beffrois semblaient garder, comme des chasses, le cœur de la vieille Flandre. Placées dans la ligne de feu, elles étaient vouées à la ruine. Mais les Halles d'Ypres et son beffroi eussent pu être préservés. Ainsi que l'a fait remarquer le baron H. Kervyn de Lettenhove dans *La Guerre et les œuvres d'art en Belgique*, à qui nous avons emprunté maints détails, la cathédrale de Strasbourg avait été épargnée en 1870 et Notre-Dame, pas plus que le Louvre, n'avaient souffert du bombardement de Paris. Depuis cinq siècles, Ypres avait subi de nombreux sièges. Toujours l'ennemi avait respecté ses principaux monuments. Il était réservé aux Allemands de détruire, par plaisir, sa gloire et

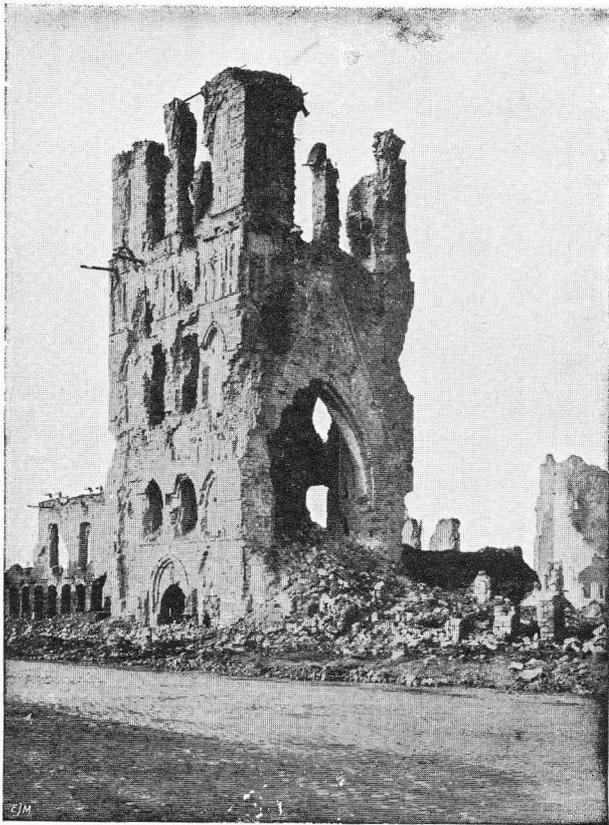


L'atelier du peintre Opsomer, à Lierre, après le passage des soldats allemands de haute culture!

autographes de Juste Lipse, de Thomas à Kempis, des collections uniques, des archives irreconstituables, etc. Que le pillage ait précédé la destruction, c'est une supposition plausible. Mais les bandes forcenées qui accomplirent ce forfait devaient compter peu d'érudits, et bien peu de livres ou documents précieux ont dû échapper au désastre.

Le bombardement de Malines donne lieu à d'identiques attentats. La cathédrale de Saint-Rombaud est criblée d'obus, ses

sa beauté. La *Kriegszeitung der vierte Armee* confesse la joie des officiers de la batterie de gros mortiers chargée de tirer sur les Halles. " C'était pour eux, dit ce journal, une aubaine excep-



Ypres. — Les ruines du Belfroi.

tionnelle. " Aussi quand au douzième obus une partie de la tour s'abattit, la joie devint du délire.

On sait ce qu'il est resté de ces halles immenses, de ce beau beffroi, de la superbe cathédrale. Avec les Halles, que Michelet appelait " une féerie de pierre qui semble avoir jailli d'un seul jet ", ont disparu les fresques de Pauwels et de Delbeke, celles de J. Swerts et de Guffens, un précieux dépôt d'archives communales. L'embrasement de la cathédrale a anéanti nombre de tableaux, de statues, de boiseries sculptées, les incomparables stalles du chœur, de magnifiques mausolées. Toutes les églises de la région d'ailleurs étaient ornées d'œuvres d'art, dont la plupart sont perdues. A Ypres même, rien n'a été sauvé du Musée communal; le Musée Merghelynck a été complètement brûlé avec une grande partie de ses richesses.

Nous avons à déplorer également la perte des nombreux trésors que montrait l'église de Nieupoort, des objets d'art de son musée, de l'admirable jubé de l'église de Dixmude que décorait, parmi d'autres œuvres remarquables, l'*Adoration des Mages*, de Jordaens. Mais à quoi bon poursuivre cet inventaire, rappeler les richesses de la bibliothèque de cette paisible et pittoresque cité, les reliques de son béguinage, à quoi bon peindre davantage le vandalisme dont toute la région a souffert! L'aspect de la Flandre dévastée comme jamais nul pays le fut, est suffisamment éloquent.

Il ne suffisait point à l'envahisseur d'avoir couvert le pays de sang et de ruines. Aux maux inévitables de la guerre, aux fusillades des civils, au pillage ou à la destruction de nos trésors artistiques devaient s'ajouter les privations, la restriction de nos

libertés, des souffrances physiques et morales et l'anéantissement de notre outillage économique.

Je ne parlerai point des épreuves que notre pays eut à supporter en commun avec toutes les nations entraînées dans la lutte gigantesque. Bien plus cruelles pour nous furent celles que nous imposait l'oppression allemande, avec ses arrêtés prohibitifs, ses défenses attentatoires à nos libertés les plus chères, ses vexations de tous genres, son contrôle minutieux et despotique, sa rudesse brutale et grossière et ses répressions d'une barbarie raffinée.

Rien ne fut épargné pour décourager nos populations, pour les terroriser, débilitier nos corps et démoraliser nos consciences. Violence, contrainte, fausses nouvelles, conseils perfides, rien ne nous fut épargné. Et ce sera la gloire éternelle de la Belgique d'avoir su égalier, dans la résistance des civils, l'héroïsme de ceux qui soutenaient pour elle, et pour le triomphe du Droit, la résistance militaire. Car, à côté des vaillants défenseurs de l'Yser, elle eut ses martyrs civils, bravant la mort pour transmettre des renseignements à l'armée, payer les traitements des fonctionnaires, ou propager la presse clandestine. La classe ouvrière grossit par milliers les rangs de ces héros et de ces victimes quand les rafles de l'occupant capturèrent les chômeurs pour les expédier aux tranchées ou en Allemagne.

Le coup avait été savamment combiné. Dès 1915, le gouvernement général avait commencé à frapper de réquisition les chevaux, les autos, les stocks de marchandises, les matières premières, puis le cuivre, ce qui permettait d'atteindre nombre d'appareils industriels. Les usines durent fermer leurs portes, mais le Comité National de Secours et d'Alimentation vint en aide aux chômeurs, dérangeant ainsi les plans allemands. Dès novembre 1914, en effet, le baron von der Goltz les avait déjà dévoilés en menaçant de peines sévères quiconque empêcherait des entrepreneurs ou des ouvriers, par contrainte, menace ou persuasion, de travailler pour l'Allemagne. La fermeture des usines et la misère qui en résulterait paraissaient aux autorités occupantes un moyen sûr de lui procurer la main-d'œuvre qu'elle cherchait.

Mais les ouvriers désobéissaient ses ordres et souffraient en silence de la pénurie de vivres. Le gouverneur von Bissing prit alors les arrêtés du 14 et du 15 août 1915 pour assurer l'exécution de travaux d'intérêt public et punir les chômeurs qui, par paresse, se soustraient au travail. Ces arrêtés furent sans effet. Le gouverneur défendit alors aux communes, par arrêté du 2 mai 1916, de faire exécuter des travaux dans le but de procurer du travail aux chômeurs. Le but était clair : contraindre les ouvriers à ne travailler que pour les Allemands. Le successeur



M. D. H. DELLEUR.

Bourgmestre de Watermael-Boitsfort (agglomération bruxelloise), déporté en Allemagne pour avoir refusé de communiquer la liste des chômeurs de sa commune.

de von Bissing, von Sauberzweig, crut l'atteindre en décrétant que les chômeurs pourraient être conduits de force aux endroits où ils devaient travailler. Des vagabonds habitués d'Hoogstraeten et de Merxplas, des chômeurs sans scrupules ayant accepté les offres de l'ennemi, des lettres, prétendument signées par ces Belges égarés, parurent dans la presse embochée, qui vantaient les salaires et la nourriture qu'ils recevaient en Allemagne. Mais ces peintures dithyrambiques, loin de valoir aux Allemands de nouvelles recrues, ne provoquèrent que l'hilarité du public belge.

Devant ce nouvel échec, l'autorité allemande jeta bas le masque; et le 13 octobre 1916 un arrêté convoquait les ouvriers de Courtrai pour être déportés en Allemagne ou dans le Nord de la France. Ils devaient se munir d'une casquette, d'une

écharpe, d'un veston, d'un pantalon, d'une paire de souliers, de deux chemises, de deux paires de bas, de deux caleçons, d'un pardessus, d'une paire de gants, d'un imperméable, d'un essuie-main, d'une gamelle, d'un couvert (cuiller, fourchette, couteau) et de deux couvertures.

Un mois plus tard, à Bruxelles, on voulut obliger les bourgmestres de l'agglomération à dresser eux-mêmes les listes des chômeurs, sous menace de faire choisir par l'administration allemande le nombre d'hommes nécessaire parmi la population chômeuse ou non. Naturellement, les bourgmestres refusèrent. Cette opposition dérouta un moment le gouvernement. Toutefois, le 16 janvier 1917, il convoqua lui-même les chômeurs. Si beaucoup s'abstinrent, un certain nombre se présenta pour empêcher des représailles, car en cas de défection on enlevait de force un ou plusieurs membres de la famille.

Dans maintes villes de province, des bourgeois, des intellectuels, des hommes de profession libérale furent déportés avec les sans-travail.

Comment dépeindre la tristesse navrante de ces embarquements forcés, la douleur des proches, l'angoisse étreignante des adieux! Mais combien n'eussent pu en supporter l'amertume s'ils avaient pu prévoir la barbarie du traitement que les déportés allaient subir et l'atroce cruauté de leurs gardes-chiourmes! Que de malheureux allaient succomber à ce martyre! Combien, parmi ceux qui revinrent, devaient mourir au pays des suites de leur internement!

Au cours du voyage, l'entassement dans les wagons, la violence du froid, l'insuffisance de la nourriture les initièrent aux premières souffrances. On les répartit entre les camps de Soltau, d'Alten-Grabow, de Münster, de Meschede, de Guben, Klein-Wittenberg et Cassel.

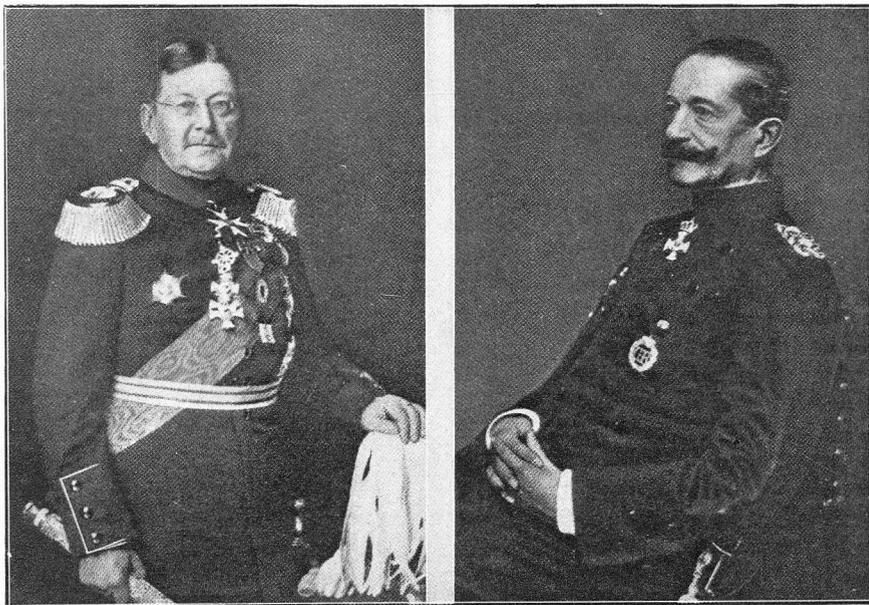
Certains baraquements n'étaient pas chauffés. La soupe au son, aux choux-raves, aux betteraves, aux yeux ou entrailles de poisson était infecte, les rations peu nutritives. Le vent glacial s'insinuait dans les hangars où grouillait la vermine. Les bourreaux comptaient sur la faim et le froid pour vaincre les résistances et contraindre les déportés à signer un contrat de travail. On leur présentait des plats appétissants, on faisait miroiter à leurs yeux l'appât d'un gros salaire. Et ces braves gens, hâves, amaigris, les tempes battantes, refusaient héroïquement et rôdaient dans le camp à la recherche de détritus et de déchets de cuisine.

On restreignit alors les envois de vivres que les parents ou amis leur expédiaient de Belgique. Mais les plaintes des suppliciés finirent par atteindre Bruxelles. Les représentants des pays

neutres s'émurent, et le marquis de Villalobar réussit enfin, non sans peine, à obtenir l'autorisation d'organiser un service de secours aux chômeurs déportés.

A Bruxelles et en province, l'élan fut unanime. Les dons affluèrent et, en moins de quinze jours, on put expédier 108,417 kilogrammes de vivres dans les camps de concentration.

Alors les Allemands recoururent à la torture. Par un temps de neige et de froid glacial, les déportés étaient alignés hors des baraquements, exposés aux rafales du vent et condamnés pendant des heures à l'immobilité complète. Au moindre geste, ils étaient frappés de coups de gourdin. Rien n'ébranlait leur obstination sublime. On résolut d'en finir. Encadrés de soldats, les déportés furent dirigés par groupes vers la Silésie ou la Prusse orientale, dans des mines de sel ou de houille, sur des



Les gouverneurs généraux allemands en Belgique :

Von der Goltz.

Von Bissing.

Du 2 septembre au 3 décembre 1914.

Du 3 décembre 1914 au 19 avril 1917.

chantiers ou dans des marais, où ils accomplissaient leur tâche sous la surveillance de gardiens brutaux. Les réfractaires furent incarcérés dans des cachots où les rations de soupe étaient supprimées trois jours sur quatre et où la mort vint fréquemment mettre un terme à leurs souffrances.

Leur attitude énergique finit par triompher. Beaucoup d'entre eux obtinrent un congé de quinze jours. Mais comme la plupart s'abstinrent ensuite de retourner en Allemagne, ils durent se cacher de maison en maison pour éviter d'être reconduits de force.

Cependant les protestations indignées continuaient à se faire entendre de toutes parts, si bien que le 9 mars 1917, l'empereur fit suspendre les déportations. Les chômeurs qui avaient été amenés par les tortures à signer un contrat de travail restaient en Allemagne comme " travailleurs libres ". Aux autres, on annonça leur rentrée en Belgique. Et quand ces malheureux, exultant de joie, furent arrivés à Liège, on les embarqua pour Maubeuge où de nouvelles tortures les attendaient.

Depuis octobre 1916, nombre de nos compatriotes y étaient utilisés, le long de la ligne Hindenburg, à placer des voies ferrées, à construire des abris, à creuser des tranchées, à placer des fils barbelés, à couler des assises de béton pour l'artillerie lourde. A coups de crosse et de gourdin, dans la neige ou la boue, par le froid, la gelée ou la pluie, le ventre creux et gre-

lottant de fièvre, ils travaillaient jusqu'à ce qu'ils tombassent, épuisés. Qu'un avion vint bombarder leur travail, qu'une rafale d'obus s'abattit sur eux, ils devaient rester à la tâche, tandis que leurs gardiens couraient se réfugier dans les abris. Plus d'un déporté dut, il est vrai, à ces attaques, de s'évader de cet enfer, les sentinelles songeant moins à les garder qu'à s'enfuir. Mais ces cas étaient rares.

" Lorsqu'un fuyard était repris raconte M. René Henning dans son livre *Les Déportations des civils belges en Allemagne et dans le Nord de la France*, il était versé dans une compagnie de discipline. Des soldats le déshabillaient tout nu, le couchaient sur le ventre, sur un arbre ou une table. Sous les yeux de l'officier, un militaire changé en bourreau administrait sur le dos du malheureux vingt-cinq ou cinquante coups de cravache. On transportait alors au cachot la victime évanouie et, pendant quinze jours, parfois davantage, on la privait de pain. A la sortie, on peignait un grand F sur le dos de sa veste.

Pour les Allemands, c'était un *Flieger*, spécialement recommandé pour les corvées et pour les coups. "

Les nombreux récits de déportés recueillis par M. Henning prouvent au surplus que partout, en Allemagne ou près du front, les civils réquisitionnés comme travailleurs souffraient du manque de nourriture, des assauts de la vermine, des mauvais traitements, des intempéries et de l'excès de travail. Ceux qui se déclaraient malades étaient frappés; parfois le médecin lui-même les chassait à coups de cravache. Sur un millier de déportés de Mouscron, deux cents à peine survécurent.

Ceux qui, en Allemagne, avaient consenti à signer un contrat et étaient considérés comme travailleurs libres n'en étaient pas moins traités en forçats; et si chaque semaine, très administrativement, on dressait leur compte à raison de 0.50 mark par heure, on s'arrangeait pour en défalquer des frais d'outils, de médicaments, de cuisine, etc., qui ne laissaient au malheureux que 2 ou 3 pfennigs.

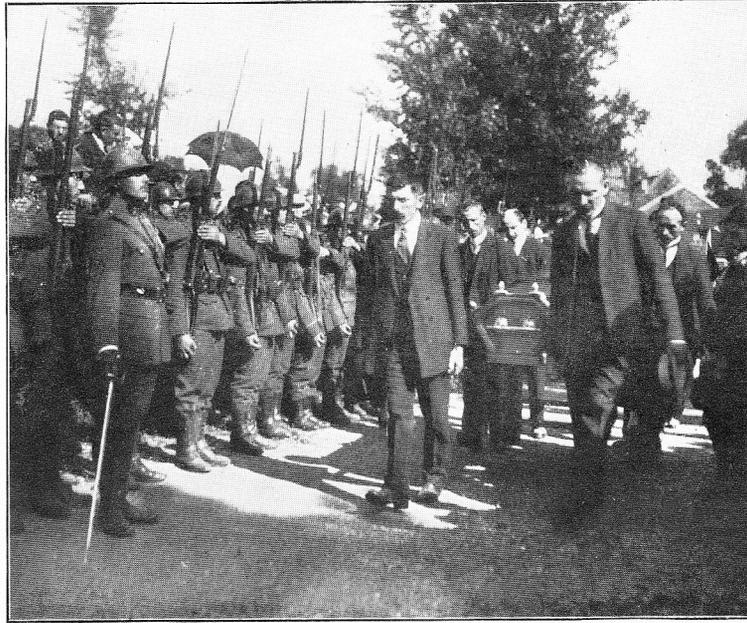
Bien que le retour des premiers grands malades, en mai 1917, eût révélé en Belgique ces tortures sans nom, toutes les protestations n'aboutirent qu'à rendre les déportations plus fréquentes et plus cruelles. Ces réquisitions d'esclaves durèrent jusqu'en octobre 1918. Pendant près de trois ans, la classe ouvrière et agricole paya ainsi un tribut de sang et de douleurs, but jusqu'à la lie la coupe amère du désespoir. Le nombre des victimes se chiffre par milliers, et de ceux qui revinrent de ces chantiers et de ces camps infernaux, anémiés, couverts de plaies, atteints d'affections diverses, d'œdèmes, de tuberculose, de pleurésie, de

néphrite albuminurique, beaucoup succombèrent, beaucoup d'autres ne se rétablirent jamais.

* * *

Ce n'était pas assez d'avoir détruit par la flamme Dinant,

Louvain, Malines, Termonde, Lierre, Nieuport, Ypres et Dixmude, d'avoir pillé nos trésors artistiques, d'avoir décimé la population ouvrière par les déportations, les tortures et le travail forcé: l'Allemagne rêvait notre anéantissement industriel. Ne pouvant nous absorber, elle réquisitionne nos matières premières et voulut nous faire travailler à son profit. On lui répondit par un chômage général, et, pour entretenir les aptitudes professionnelles, on créa des ateliers d'apprentissage. L'autorité allemande en exigea la fermeture et pour compléter son plan machiavélique, elle procéda au pillage en règle de nos fabriques, de nos usines et de nos chantiers. Elle saccagea, détruisit, démolit partout où on refusait de travailler pour elle.



Exhumation des fusillés de Forst au cimetière de Richelle (juillet 1920).

" Ce qui se vit alors, a écrit M. Jules Carlier, dépassa en sauvagerie tout ce qui s'était jamais vu. Tandis que les belles machines spéciales étaient démontées avec soin sous les yeux des industriels allemands qui en étaient rendus bénéficiaires et qui exigeaient qu'on leur fournit les plans des dispositions brevetées, les autres gisaient morcelées, réduites à l'état de mitraille, pour être transformées en munitions de guerre. Les halles étaient privées de leurs charpentes; à la dynamite, on faisait sauter les substructions des laminoirs et des hauts fourneaux.

" C'est par milliards que se chiffrent les dévastations commises. Il est telle usine qui accuse jusqu'à 42 millions de frais de dégâts et d'enlèvements. "

Ainsi l'Allemagne croyait avoir raison de la concurrence belge. Elle était convaincue d'avoir tout anéanti: machines-outils, installations, personnel et clientèle. Sur la Belgique dépouillée et martyrisée, elle posait triomphalement sa lourde botte.

Mais à notre pays, qui avait enthousiasmé l'univers par sa courageuse résistance, qui avait su garder sa fière dignité dans la détresse de l'oppression, était réservée la gloire nouvelle de prouver au monde ce que peuvent la solidarité, l'esprit d'association et la ferme volonté de ne pas se laisser abattre dans l'adversité. Du chaos où l'avait plongée la main de fer de l'ennemi, l'industrie belge s'est relevée, nos usines se réédifient l'une après l'autre; notre vitalité commerciale s'affirme, étonnamment féconde. Une fois de plus, Lazare, triomphant, est sorti du tombeau.

Auguste VIERSET.